

LES  
**FRÈRES FÉROCES,**  
OU  
**M. BONARDIN A LA RÉPÉTITION,**

GRAND MÉLODRAME EN UN ACTE, A SPECTACLE,

PAR MM. JOUSLIN DE LASALLE ET CARMOUCHE;

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉÂTRE DE LA  
PORTE SAINT-MARTIN, LE 21 SEPTEMBRE 1819, ET SUR CELUI  
DES VARIÉTÉS, LE 20 MARS 1822.

SECONDE ÉDITION,

CONFORME A LA REPRÉSENTATION.

.....

PRIX : 1 FR. 50 CENT.

.....



**A PARIS,**

**CHEZ BEZOU, LIBRAIRE,**

SUCCESSEUR DE M. FAGES,

AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉÂTRE, BOULEVART ST.-MARTIN, N° 29,

VIS-A-VIS LA RUE DE LANCRY.

1825.

PERSONNAGES.

ACTEURS.



M. BONARDIN, amateur.....	M. POTIER.
L'Auteur de la pièce.....	M. BRUNET.
Le Régisseur du Théâtre.....	M. BIGNON.
ALTAMOR, tyran.....	M. CAZOT.
FERNANDOS, son frère.....	M. VICTOR.
ANGÉLA.....	M <sup>lle</sup> MARIA.
RINALDO, confident d'Altamor.....	M. ARNAL.
Le Geolier.....	M. FLEURY.
Le Père d'Altamor.....	M. BOUGNOL.
Le grand père d'Altamor.....	M. GEORGES.
MARGUERITE, servante de Bonardin.....	M <sup>e</sup> BOUGNOL.
Gardes d'Altamor.	
Vassaux d'Altamor.	
Gardes de Fernandos.	

*Nota.* Pour avoir la musique exacte de cet ouvrage et de tous ceux joués aux Variétés, s'adresser directement à M. Simonet, rue Montmartre, n° 159.

# LES FRÈRES FÉROCES,

OU

## M. BONARDIN À LA RÉPÉTITION,

MÉLODRAME EN UN ACTE.

.....

*Le théâtre représente un jardin orné de quatre statues sur des piédestaux, quelques chaises sur le devant de la scène.*

---

---

(Après une ouverture très courte, le rideau se lève.)

### SCÈNE PREMIÈRE.

LE RÉGISSEUR.

*(Il s'avance avec précipitation, et s'adresse aux ouvriers du cintre, qui sont censés remonter le lustre.)*

Eh bien ! eh bien, qu'est-ce que vous faites donc ? Ne remontez donc pas le lustre,.... *(aux musiciens)* et vous, Messieurs, où allez-vous ?.... restez... restez... Ne savez-vous pas que nous avons répétition générale après le spectacle ? Voilà pourquoi nous avons fini de si bonne heure ce soir... que les danseurs ne se déshabillent pas... *(à la coulisse)* que personne ne s'en aille... entendez-vous, concierge... ? La pièce marche demain ; il est temps de répéter sérieusement ; *(à la cantonnade)* que ceux qui veulent essayer leurs costumes montent au magasin, ils répéteront

avec , si cela leur est plus commode. (*Il descend sur le devant de la scène et aperçoit l'auteur.*) Et précisément, voilà notre auteur !...

## SCENE II.

L'AUTEUR , LE RÉGISSEUR.

L'AUTEUR.

Bonsoir, mon cher régisseur... vous n'avez pas encore envoyé l'affiche à l'imprimeur ?

LE RÉGISSEUR.

Pas encore.

L'AUTEUR.

Tant mieux ! J'ai réfléchi à mon titre : je veux en mettre un second qui explique mieux le sujet.

LE RÉGISSEUR.

Il me semble que celui qui y est va fort bien : *le fils parricide ou perversi* ; cela annonce quelque chose.

L'AUTEUR.

J'ai là , dans ma poche , une provision de titres parmi lesquels nous en choisirons un bon... d'abord : *Les Frères féroces*. Hein !... qu'en dites-vous ?

LE RÉGISSEUR.

Oui , le titre est agréable... mais je voudrais quelque chose de plus moral.

L'AUTEUR.

J'ai ce qu'il vous faut : *Les Frères féroces, ou le dangereux effet des haines de famille infiniment trop prolongées*.

LE RÉGISSEUR.

Trop long ! beaucoup trop long !

L'AUTEUR.

J'y tiens.

LE RÉGISSEUR.

En ce cas , vous aurez des lettres pas plus grandes que cela...

L'AUTEUR.

Qu'importe ! j'aime que le titre d'une pièce nouvelle couvre toute l'affiche..... cela pique la curiosité..... le public y est toujours pris.... Je vous remercie de la complaisance que vous avez eue de laisser entrer plusieurs per-

sonnes. J'attends quelqu'un dont les avis nous seront bien utiles... un brave et digne homme que je rencontre souvent à la sortie des spectacles, un amateur éclairé, instruit.

LE RÉGISSEUR.

Vous le nommez ?

L'AUTEUR.

M. Bonardin.

LE RÉGISSEUR.

Attendez donc... Ce Monsieur qui voit toutes les pièces nouvelles à la porte du théâtre, qui ne met plus le pied dans la salle, a consenti à voir une répétition générale?

L'AUTEUR.

Je l'ai laissé au café où il dévore les journaux d'hier.

UNE VOIX, *en dehors.*

Monsieur, on n'entre pas.

BONARDIN, *sans être vu.*

Je vous dis que si... J'ai parole... J'entrerai.

L'AUTEUR.

C'est lui, je l'entends.

LE RÉGISSEUR *à la cantonnade.*

Laissez entrer !

BONARDIN *toujours sans être vu.*

Quand je vous disais... Entendez-vous?... Laissez entrer...  
(*Il entre et donne du nez sur une coulisse.*)

### SCENE III.

L'AUTEUR, LE RÉGISSEUR, BONARDIN.

BONARDIN, *entrant.*

Vous voyez bien que j'ai le droit d'entrer. Je sais ce que c'est qu'une consigne ; j'ai été bizet dans la garde nationale.. Je vous demande bien pardon... C'est que quand on vient de dehors... (*Bonardin se frotte le nez.*)

L'AUTEUR.

Mais vous vous êtes fait mal ?

BONARDIN.

Au contraire... Vous avez éteint... Je me suis donné du nez dans une coulisse.

LE RÉGISSEUR.

Faites rallumer les quinquets.

BONARDIN.

C'est inutile à présent. Vous n'avez pas encore commencé ?

L'AUTEUR.

Nous vous attendions.

BONARDIN.

A merveille !... D'abord, mon cher, attendez-vous à une sévérité dictée par l'amour de l'art.

L'AUTEUR.

Je vous en prie, ne me ménégez pas.

BONARDIN.

Je vous traiterai en ami... C'est que j'ai vu ce que vous appelez vous autres les malins. J'ai vu jouer le Kain... j'aurais bien voulu lui voir jouer le mélodrame du Vampire... il en aurait fait un bijou... J'ai vu les Monvel, les Brizard, les Molé, les Contat, les Suin, et me rappelle toujours de m'être trouvé aux débuts de la petite la Chassigne... Ah ! ça, qu'est-ce qu'on m'a dit ?... Elle s'est retirée, la petite la Chassigne ?...

L'AUTEUR.

Elle avait trente-quatre ans..

BONARDIN.

Ce n'est pas encore l'âge de...

L'AUTEUR.

Trente-quatre ans de service !..

BONARDIN.

Tant que ça !... Oh ! alors ça nous la reporte un peu loin... (*Regardant la salle.*) Ah ! ah ! il me paraît que nous avons quelques amis... c'est bien !... belle salle, fort belle salle, parfaitement décorée !... il me semble que vous avez invité bien du monde à votre répétition générale... Il y a des jours de représentations où il n'y en a pas autant. Mais qui vous dit que ces personnes-là reviendront voir la représentation de votre pièce ? elles en auront peut-être assez de la répétition. (*Il cherche un endroit pour mettre son chapeau.*)

L'AUTEUR.

Non, il n'y a pas de clou... donnez-moi votre chapeau, je vais le placer. (*Il le pose à terre.*)

BONARDIN.

(*Cherchant son chapeau et l'apercevant,*) ah ! farceur !...  
Comme ça il ne tombera pas...

LE RÉGISSEUR.

Si Monsieur voulait se placer , il se fait tard.

BONARDIN.

Ne faites pas attention à moi.... Qu'est-ce que nous  
allons répéter ?

L'AUTEUR.

Un mélodrame.

BONARDIN.

C'est un genre qui a bien son mérite.

L'AUTEUR.

Voici un manuscrit pour noter vos observations.

BONARDIN, *le feuilletant.*

Diable !... Mais voilà une pièce supérieurement écrite !  
Je n'ai pas encore vu de mélodrame aussi bien écrit... C'est  
moulé !... et le titre, quel est-il ?

L'AUTEUR.

Nous venons de l'arrêter. *Les Frères féroces, ou le dange-  
reux effet des haines de famille infiniment prolongées.*

BONARDIN.

Il y a deux titres ? (*Il récite tout bas les titres, et semble  
répéter une longue phrase.*) Combien d'actes ?

L'AUTEUR.

Trois actes.

BONARDIN

Paresseux ! qui ne fait que trois actes avec un titre  
comme celui-là. Ah ! ça , que je ne vous gêne pas , com-  
mencez quand vous voudrez.....

LE RÉGISSEUR,

On va commencer... (*parcourant le théâtre.*) Soyons tous à  
nos répliques... silence dans les coulisses. On va jouer l'ou-  
verture. (*Au chef d'orchestre*) ces Messieurs vont avoir la  
complaisance de jouer l'ouverture.

(*L'orchestre joue une ouverture sombre.*)

BONARDIN.

Cela me fera plaisir, je suis amateur, (*il tousse*) je suis  
même d'une assez jolie force sur la *quinte*. (*La rampe  
baisse; Bonardin cherche à lire.*) Ce n'était pas la peine de  
me donner le manuscrit.

L'AUTEUR.

Ce n'est que pour un moment.  
*Pendant ce temps Bonardin fait quelques observations  
 pantomimes à l'Auteur, au Régisseur et aux Musiciens.  
 (Après l'ouverture.)*

LE RÉGISSEUR.

Messieurs, la toile se lève :

---

 COMMENCEMENT DU MÉLODRAME.

## SCENE IV.

RINALDO, Gardes.

*Les Gardes entrent mystérieusement, font le tour du Théâtre.  
 Rinaldo arrive sur une même marche.*

BONARDIN.

Il a y donc du spectacle ?

L'AUTEUR.

Certainement.

BONARDIN.

Vous ne m'aviez pas dit ça.

RINALDO, *aux gardes.*

Le château de notre maître est plus tranquille que lui.  
 N'importe! Redoublons de surveillance... Le duc Altamor  
 ne craint rien, mais il tremble d'être attaqué par son frère  
 Fernandos!

BONARDIN (*frappant avec sa canne.*)

Attendez... est-ce qu'il y a cela? Altamor ne craint rien,  
 mais il tremble... nécessairement si Altamor ne craint  
 rien, il ne doit pas trembler.

L'AUTEUR.

C'est vrai... cela m'a échappé... (*à Rinaldo.*) Dites :  
 Le duc Altamor ne craint rien... mais il a peur...

BONARDIN.

Vous avez mis à la place...

L'AUTEUR.

Mais il a peur!

BONARDIN.

Si nous ne faisons que des changemens comme ceux-là,  
 nous pouvons laisser ce qu'il y a.

RINALDO (*aux soldats.*)

Avancez. (*Le chef du peloton s'avance.*) Voici le mot d'ordre. (*Il crie.*) Mort et jalousie. *Les gardes continuent leur patrouille en marchant sur les pieds de Bonardin. Fernandos et les siens entrent du côté opposé.*

BONARDIN.

Je l'ai entendu votre mot d'ordre; il faut tâcher de le dire plus bas.

## SCENE V.

Les mêmes, FERNANDOS et ses Gardes.

BONARDIN.

Bien... bien... ça marche fort bien... jusqu'à présent.

FERNANDOS.

Me voilà donc dans le palais mystérieux du parricide!

RINALDO *s'arrêtant.*

Il me semble avoir entendu parler, écoutons en silence...  
(*ils se penchent à terre en frappant de leurs armes.*)

FERNANDOS.

Un léger bruit a frappé mon oreille!... (*il se penche à terre du côté opposé.*)

RINALDO.

Est-ce toi?

FERNANDOS.

Non, ce n'est pas moi.

RINALDO.

Ni moi non plus... qui es-tu, toi?

FERNANDOS.

Soldats de l'opprimé... Et toi?

RINALDO.

Soldats de l'oppresseur!

FERNANDOS.

Amis, fondons sur eux! (*le jour reparaît.*)  
(*Les gardes se battent. M. Bonardin, près duquel se passe le combat, effrayé, prend sa chaise pour changer de place, et parcourt le théâtre en criant.*)

BONARDIN.

Une observation... Une observation... Chaque fois que j'aurai une observation à faire, je frapperai avec ma canne...

(à l'auteur) c'est pour vous dire que le combat se fait trop sur le devant de la scène.

L'AUTEUR.

On le mettra deux plans plus haut.

BONARDIN.

Oui, deux bons plans.

*Le combat continue, Fernandos triomphe. Rinaldo est terrassé. (Tableau.)*

FERNANDOS.

Misérables! vous êtes vaincus.

BONARDIN.

(Aux deux acteurs qui jouent Fernandos et Rinaldo.)

Messieurs, voulez-vous me faire l'amitié de rester comme vous êtes? (à l'auteur.) Tenez-vous à votre mot misérable, hein?

L'AUTEUR.

Mais... misérable est...

BONARDIN.

Est une expression... misérable!... Cela prouve bien la pauvreté de notre langue... Moi, je dirais tout bonnement... Ah! ah! vous êtes vaincus... voyez-vous, ce ah! ah!.. c'est à effet!

L'AUTEUR.

Oui, oui, rayez le mot misérable.

BONARDIN.

Il ne faut qu'un mot pour indisposer tout un public.

FERNANDOS.

Ah! ah! vous êtes vaincus! Retourne vers ton maître; dis-lui que je l'attends, et souviens-toi que la vertu est bien forte avec une armée redoutable. (*Rinaldo et ses gardes sortent.*)

BONARDIN.

Ah! bravo!

## SCENE VI.

Les Mêmes.

FERNANDOS.

Amis, la victoire couronna notre premier succès. C'en est fait, je ne sors plus de l'asile des forfaits sans en ramener l'innocence... Le ciel m'inspire.

BONARDIN, *frappant avec sa canne.*

( *A Fernandos* ) prenez donc garde ; vous dites : le ciel m'inspire et vous regardez le trou du souffleur.

FERNANDOS.

C'est une absence. Le ciel m'inspire ! (*montrant les statues*) vous voyez les froides images de mes aïeux , les plus grands guerriers qui existassent , avant que mon coupable frère leur eût fait trancher la tête , afin d'hériter de leurs biens.

BONARDIN.

Le tyran est intéressé ; c'est bien , c'est dans la nature.

FERNANDOS.

Nous allons les remplacer : Altamor ne remarquera pas la métamorphose.

BONARDIN.

Non , si c'est fait adroitement.

( *Ils renversent les statues , prennent les armures , et se placent sur les piédestaux. Sons de cor lugubres.* ) C'est à s'y méprendre.

## SCENE VII.

Les mêmes , RINALDO , ALTAMOR , Gardes.

RINALDO.

Oui , seigneur ! le dernier neveu de votre oncle , le fils de votre père , celui qui s'arroe le titre de votre frère , a osé se glisser furtivement dans ce château , suivi de trois cents satellites.

ALTAMOR.

L'imprudent !

RINALDO.

Sans doute , il venait arracher à votre puissance cette jeune beauté dont les attraits ont subjugué votre ame.

ALTAMOR.

M'enlever Angéla !.. Il ignore donc que cet amour fait partie de mon existence ; que je ne respire que depuis l'année dernière , époque fortunée à laquelle je contemplai pour la première fois cette créature céleste , la fille de l'innocence , et la vierge de la nature !

BONARDIN.

Bravo ! Il y a surtout une belle idée ; c'est celle de faire dire à un homme d'un certain âge , qu'il ne respire que de l'année dernière.

RINALDO.

Elle lui était promise !

ALTAMOR.

Que m'importe ?

RINALDO.

Il se flatte d'en être aimé... Enfin, il est votre frère...

ALTAMOR.

Voilà son plus grand crime !.. Ah ! Rinaldo, rappelle-toi ce jour heureux où l'on vint m'apprendre qu'il avait rendu à la terre du néant sa dépouille mortelle... Je me vis l'unique héritier des titres et des biens de ma famille. Pour hâter cette double jouissance... J'en frémiss !.. j'empoisonnai mon vertueux aïeul...

RINALDO.

C'est moi..

ALTAMOR.

Mon tendre père !..

RINALDO.

C'est encore moi qui...

BONARDIN, *frappant avec sa canne, touche la jambe d'Altamor.*

Une observation.

ALTAMOR, *étonné.*

Qu'est-ce donc ?

L'AUTEUR.

C'est que toutes les fois que M. Bonardin a une observation à faire, il donne un coup de canne.

ALTAMOR.

Comment, il donne un coup de canne ?

BONARDIN.

C'est-à-dire que je frappe avec ma canne. (*A l'auteur*) Ça prend bien de l'intérêt... il me paraît que cet infâme gueux, ce scélérat, ce brigand d'Altamor... car je ne sais de quelles expressions je dois me servir pour le signaler à la vengeance publique !..

ALTAMOR, *ôtant son casque.*

Monsieur, est-ce que c'est pour moi que vous dites ça ?

BONARDIN.

Du tout, mon bon ami ; c'est au personnage d'Altamor.

ALTAMOR.

Je suis un père de famille qui...

BONARDIN.

Couvrez-vous donc... mettez donc votre chapeau, je vous prie. — Il paraît, dis-je, que ce brigand d'Altamor a em-

poisonné son père ; c'est bien... il a de même empoisonné son aïeul ; c'est encore mieux... mais ça ne nous fait que deux personnes d'empoisonnées : faites bien attention à cela ; et nous avons trois actes. Il faut lui faire assassiner quelqu'un.

L'AUTEUR.

Mais qui ?

BONARDIN.

Est-ce que je sais moi.

ALTAMOR.

J'assassinerai qui l'on voudra.

BONARDIN.

Faites-lui assassiner sa mère... (*à Altamor*) Voulez-vous avoir la complaisance d'assassiner madame votre mère ?.. ça ajoutera à l'horreur que monsieur inspire.

ALTAMOR, *à Rinaldo.*

Sans toi, sans tes services signalés... Mais j'aperçois la fleur de la montagne, cours rassembler mes vassaux.

(*On entend une musique champêtre. Rinaldo sort très-doucement.*)

BONARDIN, *à Rinaldo qui sort.*

Où allez-vous ?

RINALDO.

Je cours rassembler les vassaux de monseigneur Altamor.

BONARDIN.

Un peu plus vite... Si Altamor vous avait dit : Rinaldo, mon garçon, fais-moi le plaisir en te promenant, si tu vois mes vassaux, de les rassembler, alors vous pourriez aller tout doucement. Mais il vous dit : cours !.. cours !

RINALDO.

C'est juste. (*Il sort en courant très vite.*)

BONARDIN.

C'est d'une extrémité à l'autre.

## SCENE VIII.

ALTAMOR, ANGÉLA.

ALTAMOR.

Eh bien ! femme cruelle et capricieuse, feras-tu encore languir le grand Altamor ?

ANGÉLA.

Le bonheur est une fleur délicate, que la main du crime ne saurait cueillir.

ALTAMOR.

Barbare !... que n'ai-je pas fait pour me rendre digne de toi ?

(*Bonardin prend du tabac : Fernandos , placé en statue, lui en demande une prise, il la lui offre. Le souffleur en demande aussi une.*)

Aucun crime ne m'a coûté pour offrir à tes appas un rang brillant , une fortune incommensurable.

ANGÉLA.

Va, je préfère à tes trésors une simple chaumière, dans un désert , au milieu d'êtres intéressans, que le souffle infecté du vice n'a pas corrompus par ses insinuations perfides. (*Fernandos éternue.*)

BONARDIN, *le saluant.*

Tout ce qui peut vous être agréable à vous et à votre chère famille.

ALTAMOR.

Je te vaincrai , ô vierge des refus ! tu ne pourras résister à mes soins , à ma douceur, ou la mort la plus horrible....

( *Musique champêtre.* )

Mais j'entends le son joyeux de la musette des campagnes; daignez prendre part aux aimables plaisirs dont tout le monde doit être transporté.

*Ballet pendant lequel Bonardin se trouve poussé dans différents groupes, repoussé, bousculé, etc. Pendant la danse , Angéla tire son ouvrage de sa gibecière, et se met à broder.*

( *Nota. Le ballet est peu de rigueur.* )

RINALDO accourant.

Aux armes ! aux armes !

ALTAMOR.

Qu'y a-t-il ?

RINALDO.

Un détachement de cavalerie monte le grand escalier du château.

FERNANDOS.

Ce sont nos amis.

(*Il saute à terre de même que les autres statues.*)

ALTAMOR.

O perfidie imprévue !

ANGÉLA.

O bonheur inespéré !

ALTAMOR.

Traître ! défends-toi.

*Combat à outrance, pendant lequel Bonardin est encore victime. Altamor triomphe : Fernandos est vaincu. ( Tableau. ) Bonardin veut se cacher dans le trou du souffleur.*

L'AUTEUR à Bonardin.

Vous allez vous blesser, M. Bonardin.

BONARDIN.

Ma foi ! j'aime mieux me blesser moi-même que de me faire tuer par ces enragés-là... Si c'est une mystification, il faut le dire.

LE RÉGISSEUR.

Mettez-vous de ce côté.

BONARDIN.

J'y étais... Il m'est passé une patrouille sur le pied. S'il y avait une place à l'orchestre ou dans un coin de la salle, de loin je jugerais mieux des coups, et je ne serais pas exposé à les recevoir.

L'AUTEUR.

Qu'à cela ne tienne. Passez par l'orchestre des musiciens, vous trouverez de la place aux premières.

*Bonardin va se placer : pendant ce temps, on change le décor.*

LE RÉGISSEUR.

Allons, en place pour le second acte. Y êtes-vous, Messieurs ?

LE MACHINISTE donne un coup de sifflet.

*On change la décoration. Le théâtre représente un caveau sombre, une lampe est suspendue à la voûte ; au milieu est une borne en fer, avec des anneaux et des chaînes.*

LE RÉGISSEUR.

Place au théâtre. Le second acte commence.

## SCENE IX.

(On introduit Fernandos chargé de chaînes.)

FERNANDOS, LES GARDES, LE GEOLIER.

FERNANDOS.

Où me conduisez-vous?

LE GEOLIER.

Ne le vois-tu pas?

BONARDIN.

M. l'auteur.... je fais une réflexion : c'est la demande de monsieur qui m'y fait penser.... Où sommes-nous maintenant? car je m'aperçois que ce n'est plus la même décoration.

L'AUTEUR.

Le deuxième acte se passe dans un des souterrains du château d'Altamor, à cent cinquante pieds sous terre.

BONARDIN.

Vous en êtes bien sûr? (*au public*) Ainsi voilà qui est convenu, nous sommes tous dans ce moment à cent cinquante pieds sous terre....; nous allons voir comment nous nous tirerons de là

FERNANDOS.

Un frère, que j'exècre, avoir si peu d'égards!

LE GEOLIER.

N'ayez aucune inquiétude, vous êtes en sûreté ici.

BONARDIN, *cherchant sur le manuscrit.*

Je n'y suis pas.

LE RÉGISSEUR.

Comment vous n'êtes pas en sûreté.

BONARDIN.

Ce n'est pas cela.... je ne sais où l'on en est.

L'AUTEUR.

Sautez, sautez.

BONARDIN, *regardant le parterre.*

Comment que je saute.... vous plaisantez?

L'AUTEUR.

Non...., sautez quelques feuillets. (*Bonardin continue de lire.*)

FERNANDOS.

Digne esclave des volontés d'un tyran, tu t'apitoies sur mon sort.

LE GEOLIER.

Arrêtez.... ne me confondez point avec les geoliers féroces, insensibles aux malheurs des mortels. Sous ce vêtement grossier, je porte un cœur généreux, une âme noble, et la vertu seule a pu me décider à servir les projets du crime.

BONARDIN, *à l'auteur.*

Dites donc... monsieur n'a rien oublié dans cette phrase?

LE SOUFFLEUR.

Non : monsieur a dit à la lecture.

BONARDIN.

Il m'a semblé qu'il manquait quelque chose.... Au surplus, c'est peut-être ma faute, si je n'ai pas compris.... continuez.

FERNANDOS, *au geolier.*

Que signifie ce langage?

BONARDIN.

Eh bien ! il me paraît que monsieur rentre naturellement, dans mon opinion. Monsieur demande ce que signifie ce langage ? et, moi, je demande ce que cela veut dire ?

LE GEOLIER, *montrant le poing.*

Le doigt de la Providence a veillé sur votre famille.

BONARDIN, *criant.*

Eh bien, mon cher ! qu'est-ce que c'est que ce geste-là?... vous dites le doigt de la Providence et vous faites cela (*il l'imité.*) Vous avez l'air de dire le poing de la Providence.

LE GEOLIER, *montrant le doigt.*

Le doigt de la Providence a veillé sur votre famille.

BONARDIN.

C'est très bien.... Si vous pouviez l'allonger un peu.

LE GEOLIER, *mystérieusement.*

Vous avez eu un père ?

FERNANDOS.

Malheureux ! d'où le sais-tu ?

LE GEOLIER.

Vous en avez même porté le deuil ?

FERNANDOS.

Dans mon cœur.

LE GEOLIER.

Eh bien! ce vieillard vénérable, dont les cheveux, blanchis avant l'époque, ce vieillard que la tombe renferme depuis des années, ce vieillard, enfin, il est vivant!

FERNANDOS, *indifféremment*.

Il est vivant?

BONARDIN.

Comment dites-vous ça?... (*L'imitant.*) *Il est vivant!* vous n'avez pas l'air d'apprendre une bonne nouvelle! Que diable! si monsieur votre père était dangereusement malade; car je présume que vous l'avez encore, et que par le plus grand des hasards, un médecin vint à le tirer de là, est-ce que vous diriez : Tiens, il est sauvé!... Vous vous écririez sans doute : Quoi! mon père est sauvé!... il est sauvé! ah! monsieur que ne vous dois-je pas!

FERNANDOS.

Je viens de jouer, je suis un peu enrôlé... et il faut que je garde mes moyens pour demain.

BONARDIN.

Alors... c'est différent; répétez *ad libitum*... Du moment que vous êtes enrôlé, on n'a pas le droit de vous demander de la sensibilité après le spectacle.

LE PÈRE, *sortant d'un cachot*.

Quand vous aurez fini, messieurs, je suis là : j'attends ma réplique.

LE GEOLIER.

Paraissez, illustre infortuné, et venez embrasser votre fils.

## SCÈNE X.

LES MÊMES, LE PÈRE.

LE PÈRE.

Mon fils!

FERNANDOS.

Mon père!

BONARDIN.

Chauffons cela !

FERNANDOS.

Mais par quel miracle ?

LE PÈRE, *montrant le geolier.*

Tu le vois.

FERNANDOS.

C'est vous qui...

LE PÈRE.

Lui-même : mais tu ne connais encore que la moitié de ses vertus : mon père!...

FERNANDOS.

Mon grand-père!...

LE PÈRE.

Il est là.

FERNANDOS.

Là?...

LE PÈRE.

Dans tes bras.

*(Le grand-père paraît.)*

BONARDIN.

Où est le grand-père ?

TOUS.

Le voilà.

BONARDIN, *désignant le grand-père.*

C'est ce petit bonhomme-là?... Ah ! ça, vous allez donc chercher vos grands-pères à l'enseignement mutuel ; il faut ôter le grand-père, ça nous fait trop de reconnaissances. Je vous passe votre père, parce qu'il en faut un dans l'ouvrage ; et encore je serais en droit de vous chicaner sur son existence... Comment a-t-il vécu ? de quoi a-t-il vécu depuis sa mort ? hein ?

L'AUTEUR, *impatiente.*

C'est pourtant bien facile à comprendre... Le geolier est humain, et il faut présumer qu'il a partagé ses provisions avec lui.

BONARDIN.

Alors, mon cher, il vous faut un autre geolier, moitié

moins fort que monsieur, qui ne me fait pas l'effet d'un homme qui a l'habitude de se passer de la moitié de sa nourriture.

LE GEOLIER.

Vous êtes tous les trois dans les bras les uns des autres... On frappe... pan, pan, pan... Ciel! c'est la jeune princesse!...

FERNANDOS.

Mon Angéla!

LE GEOLIER.

Rentrez, mes bons amis; vous vous reverrez plus tard.

LE PÈRE.

Sans adieu, mon cher fils.

(Musique.)

BONARDIN.

Vous voyez bien que le grand-père est inutile, puisqu'il s'en va sans rien dire.

FERNANDOS.

Elle s'avance à pas précipités?

BONARDIN.

Geolier!...

LE GEOLIER.

Plaît-il, monsieur?

BONARDIN.

Vous avez donc laissé la porte ouverte?

LE GEOLIER.

Il le faut bien pour la vraisemblance.

BONARDIN.

Je ne m'étonne plus... ça m'explique la liberté dont on jouit dans la prison.

## SCENE XI.

LES MÊMES, ANGÉLA.

ANGÉLA.

Cher Fernandos! j'ai donc enfin le plaisir de te retrouver!

FERNANDOS.

Angéla ! comment as-tu trompé la surveillance de ce tyran incommode ?

BONARDIN, *interrompant.*

Incommodé !... Il y a un accent ; disons nos rôles.

FERNANDOS, *à Bonardin.*

Mais, monsieur, je dis mon rôle comme il est écrit.

BONARDIN.

Il y a pourtant bien incommodé.

L'AUTEUR.

C'est une faute du copiste. Un tyran n'est pas incommodé.

BONARDIN.

Et où avez-vous vu , s'il vous plaît , qu'un tyran ne soit pas incommodé...

ANGÉLA.

J'ai corrompu avec de l'or une partie de ses gardes.

FERNANDOS.

Chère amante !

ANGÉLA.

Eh ! quel sacrifice m'aurait coûté pour jouir un quart d'heure de la présence du mortel qui le premier a fait battre mon cœur ! Oui , Fernandos , j'accours comme une ombre légère du palais somptueux du monstre que la nature n'a pas craint de te donner pour frère , et je viens contempler les nobles horreurs de ton cachot solitaire.

BONARDIN, *s'essuyant les yeux.*

Ah ! par exemple... si toute votre pièce était écrite comme cela , ce serait à n'y pas tenir.

## SCENE XII.

LES MÊMES, ALTAMOR.

ALTAMOR.

Traîtres ! vous ne m'attendiez pas.

BONARDIN.

Eh bien ! moi, je m'y attendais, la porte est restée ouverte.

FERNANDOS.

O femme étonnante ! dussé-je périr à l'instant même, ton image restera éternellement gravée dans ma mémoire.

ALTAMOR.

Qu'on les sépare !

ANGÉLA.

Nous séparer ! jamais !

FERNANDOS.

Nous resterons unis dans les bras de la mort. Ce sera ton plus grand supplice.

ALTAMOR.

Misérable !.... tu oses te flatter de mourir ! tu mourras. Et toi qui as trahi les volontés de ton maître, tu leur tiendras compagnie !... Une triple muraille va sceller ces cachots.

FERNANDOS et ANGÉLA.

Grands Dieux !

ALTAMOR.

Une mort lente, imprévue et inévitable, une mort sûre me vengera de vous. *(Il sort et fait fermer la porte.)*

*(Musique.)*

## SCENE XIII.

LES MÊMES, excepté ALTAMOR.

LE GEOLIER.

Laissez-le faire ! *(Tandis qu'on entend le bruit des marteaux, il va chercher une échelle, et l'applique contre la fenêtre qui s'ouvre et donne sur la campagne ; joie et surprise des amans. Le geolier va chercher le père, le grand-père ; tous les cinq s'agenouillent, se prennent ensuite par la main, et se sauvent par la fenêtre. Tableau.)*

LE RÉGISSEUR.

Au changement de décoration, tout le monde !

BONARDIN.

Ça va comme sur des roulettes : ah ! ça , qu'est-ce que le théâtre va représenter ?

L'AUTEUR.

Le jardin qui renferme les tombeaux de la famille Altamor.

BONARDIN.

Ah ! oui , oui , je les vois là-bas... cela fait un joli coup d'œil , ma foi.

## SCENE XIV.

LES MÊMES, BABET.

BABET *dans la coulisse.*

Il faut absolument que je parle à monsieur Bonardin.

BONARDIN.

Ne laissez pas entrer.

BABET, *de même.*

Je m'appelle Babet.

LE RÉGISSEUR à M. Bonardin.

Elle dit qu'elle s'appelle Babet.

BONARDIN.

Babet... c'est ma gouvernante... Laissez entrer.

BABET *entrant, fait la révérence à tout le monde.*

Pardon , messieurs et mesdames , je demande M. Bonardin... (*l'apercevant*) Comment ? vous voilà !... Vous êtes là bien tranquille , tandis que je me tue à vous attendre... Il est onze heures sonnées à Saint-Pierre-aux-Bœufs.

BONARDIN.

Tant que ça ?.. Il fallait te coucher.

BABET.

Et vot' passe-partout... et vot' parapluie que vous n'aviez pas.

BONARDIN.

Est-ce qu'il pleut ?

BABET.

Je crois bien... Il fait un temps à ne pas mettre un chien dehors... Vous avez eu bien tort de sortir... Allons-nous-en.

BONARDIN, à l'auteur.

Au fait, votre mélodrame n'en finit pas... Il y en a-t-il encore pour long-temps?

L'AUTEUR.

Dix minutes.

BONARDIN.

Eh bien... Attendons la fin... Donnez-lui une chaise.

BABET.

Croyez-vous pas que pour vos beaux yeux je vas me coucher à des minuit?

BONARDIN.

Babet !

BABET.

C'est vrai, vous n'avez pas pus d'égards pour une pauvre domestique qui vous a sacrifié sa jeunesse...

BONARDIN.

Chut! Tais-toi donc... Allons, Babet, un peu de complaisance.

LE RÉGISSEUR.

Allons! au troisième acte.

## SCENE XV.

LES MÊMES, ALTAMOR, RINALDO.

ALTAMOR, à Rinaldo qui le suit.

Laisse-moi, te dis-je ; je suis un traître, un assassin.

BABET, effrayée.

Un assassin !... Not' maître !.. Not' maître! un assassin !

BONARDIN.

Qui ? monsieur?... Du tout ... C'est un artiste de ce théâtre-ci. ( Au régisseur ) Elle ne vous laissera pas tranquille ; je vais descendre... C'est très joli cette pièce... Pour moi, je n'y comprends rien du tout... C'est égal. ( Il sort de la loge pour revenir sur le théâtre. )

( Au même moment des voix sépulcrales sortent de derrière les tombeaux. )

RINALDO.

L'audacieux Fernando était votre rival!... la vierge perfide de ces contrées, Angéla, vous trahissait.

ALTAMOR.

Devais-je sur de simples soupçons les immoler à ma vengeance?

RINALDO.

Bannissez des réflexions superflues... le crime est consommé. C'est le cas d'être parfaitement tranquille.

ALTAMOR.

Tranquille! hé! le puis-je, lorsqu'à chaque instant du jour, j'entends à mes oreilles épouvantées ces mots terribles.

LE GEOLIER, *derrière le tombeau.*

Mort à l'homicide!

FERNANDO, *de même.*

Mort au fratricide!

LE PÈRE, *de même.*

Mort au parricide!

ANGÉLA, *de même.*

Mort au ravisseur!

BONARDIN, *arrivant sur le théâtre.*

Comment a dit la jeune Princesse?

L'AUTEUR.

Mort au ravisseur!

BONARDIN, *à Angéla.*

Recommencez-moi ça, ma petite; et prononcez distinctement.

ANGÉLA, *beaucoup plus haut.*

Mort au ravisseur!

BONARDIN..

Bien! c'est ça: c'est que nous n'avions entendu que mort au ra...

ALTAMOR, *criant.*

A moi soldats, gardes et vassaux! Pénétrons dans ces vastes souterrains, dans ces palais du néant, où les habitants du cercueil osent se révolter.

*(Des gardes et des paysans arrivent armés et des torches à la main ; les personnages sortent des tombeaux. Mêlée générale dans laquelle se trouve enveloppé Bonardin, qui, très en colère, se défend avec sa canne.)*

BABET, *criant.*

Ah ! not' maître, allons-nous-en ! sauvons-nous !

BONARDIN, *furieux.*

Allez au diable ! *(Il jette le manuscrit par terre.)* Votre pièce n'a pas le sens commun... des entrées... des sorties dans lesquelles on se perd... Un régiment de cavalerie qui monte le grand escalier du château... et puis, est-ce une mystification ? Tant que j'ai été dans la salle ces messieurs sont restés tranquilles ; je reviens sur le théâtre ils recommencent à se battre... c'est une mauvaise plaisanterie... J'ai juré de ne plus voir de représentations, je jure bien aussi de ne plus assister aux répétitions générales... Je vais me coucher, et je conseille à la société d'en faire autant, surtout avant qu'on ait éteint les quinquets dans les corridors. Sur ce... j'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir.

*(Pendant ce monologue, Babet lui passe sa douillette, il prend sa canne et son chapeau.)*

20 37 63

FIN.